

# La moisson à travers les âges

---

Auteur : Michel Payraastre, 2012, initialement sur letravet.org

## Sommaire

1.	La moisson à la préhistoire .....	1
2.	La moisson au Moyen-Âge .....	3
2.1.	De 500 à 1500 après J-C... au XIXe siècle (1800) .....	3
2.2.	Détails d'enluminures .....	4
3.	La moisson de 1800 à 1900 .....	6
4.	La moisson de 1900 à 1960 .....	7

## 1. La moisson à la préhistoire

C'est dans la région du croissant fertile, entre l'Euphrate et le Tigre (berceau des grandes civilisations) aujourd'hui, Irak, Turquie, Iran et Syrie, qu'est née l'agriculture.

Dans cette région, il y a 20 000 ans, à l'époque du paléolithique (pierre vieille), l'homme cueillait la graine d'une plante, le blé sauvage, qu'il consommait crue ou grillée.

Au néolithique (pierre neuve), vers 10 000 ans avant notre ère, les hommes lassés sans doute de toujours déménager afin de chercher leur nourriture, se sont petit à petit sédentarisés. Le blé sauvage qu'ils cueillaient, après l'avoir domestiqué, ils ont appris à le produire. Importé ensuite dans nos régions, c'est par la culture du blé que l'homme préhistorique est devenu sédentaire et cultivateur.

De ce blé, ils n'en faisaient pas encore du pain, ils le consommaient cru, grillé, bouilli ou en galette. C'est bien plus tard, avant 5000 ans, avec la découverte de nouvelles variétés domestiquées comme l'Épeautre, l'Amidonnié ou l'Engrain, qu'ils commencèrent à faire de la farine avec des meules en pierre et à produire du pain au levain. Ce bon pain qui devint, jusqu'à nos jours, la base de l'alimentation pour une grande partie de l'humanité.



Trois grosses pièces de bois assemblées, forment un araire que traînent deux bœufs sous un joug. Le soc est un gros silex taillé qui fend la terre et produit un sillon (reconstitution).



Un moissonneur préhistorique (recontitution).



L'OCCUPATION NÉOLITHIQUE  
EN PUYLAURENTAIS.  
ESSAI DE SYNTHÈSE.

**faucille d'Orsières (Puylaurens)**

Cliché : J.-L. ENJALBERT

La faucille d'Orsières (Puylaurens)



La faucille du Néolithique (10 000 ans)  
(reconstitution).



Fig. 52. — Rafraichissements pour les moissonneurs.

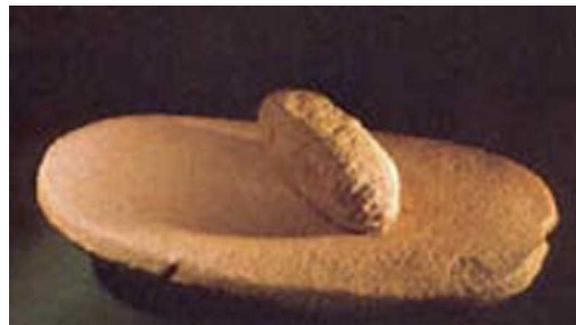
Les Égyptiens se servaient déjà d'une faucille en métal (dessin d'époque).



Pour dépiquer, plusieurs méthodes étaient employées : 1/ Le tribulum, on traîne sur l'aire de battage de grandes planches, armées de dents de silex ; ces dents déchirent l'enveloppe et libèrent le grain. 2/ Le fléau, on en parle dans la bible. 3/ Le foulage sous les pieds des animaux. (reconstitution)



Viens ensuite le vannage : action de séparer le grain du reste de la paille. Cette opération se faisait souvent sur l'aire, ou, là où le vent était le meilleur. On faisait tomber le grain de la hauteur d'un homme et le vent se chargeait de la séparation. C'était souvent le travail des femmes. Cette méthode a perduré jusqu'à l'arrivée du tarare (autour de 1800). (peinture d'époque)



Une meule préhistorique qui permettait d'écraser le grain (une pierre plate et un galet !).

## 2. La moisson au Moyen-Âge

### 2.1. De 500 à 1500 après J-C... au XIXe siècle (1800)

Les hommes du Moyen-Âge accomplissent les mêmes gestes de la moisson que ceux de l'antiquité. Les outils sont les mêmes et la façon de travailler aussi. À une chose près : les Celtes étant passés par là, les outils sont en fer. Nos ancêtres les gaulois, étaient de sacrés forgerons (Jules César lui-même dans la guerre des Gaules en vante le mérite). À

cette époque, en effet, on est capable de fabriquer des tranchants en acier et en très bon acier. Tout le monde sait qu'un bon outil fait un bon ouvrier.

Une autre invention est venue fleurir l'agriculture du Moyen Age : l'impôt.

Il y avait bien sur la taille : l'impôt royal. La dime prélevée par l'église. La censive due au seigneur. Et le champart, un impôt en nature. Dans le champart figurait entre autres le prélèvement d'une gerbe sur dix ou quinze suivant les besoins du seigneur. Sans compter les impôts exceptionnels (il n'y a rien de nouveau sous le soleil !). On avait même inventé un moyen efficace pour définir et contrôler l'imposition : le recensement des terres en fonction de leur importance et de leur valeur. On lui a donné un nom : le compoix, c'est l'ancêtre du cadastre (il existe une copie de celui du Travet qui date de 1645). Les terres nobles, appartenant au seigneur étaient exemptées d'impôt. C'est à cette époque que tous les nobles ont été obligés de prouver par la généalogie (quatre générations), de leur titre de noblesse (ex : les De Cabrols seigneurs de la Roque).

## 2.2. Détails d'enluminures<sup>1</sup>



Couper les épis à la faucille.



Idem

---

<sup>1</sup> L'enluminure est une peinture ou un dessin, exécuté à la main et qui décore un texte de manuscrit.



### 3. La moisson de 1800 à 1900



La faucille au fil des siècles a acquis sa forme définitive d'aujourd'hui.



(Reconstitution)



Est apparue la faux avec l'appareil. Il permettait une fauche plus rapide et la formation de javelles bien alignées en corde. Il ne restait plus qu'à faire la gerbe et la lier avec une tresse de longue paille de seigle. A l'aide du liadou, bâton en bois pointu, en un tour de main et beaucoup d'expérience, on faisait un solide nœud.



Le dépiquage par piétinement a été abandonné, à cause des nouvelles variétés. Il y avait trop de paille brisée et de grain écrasé. Le rouleau en pierre (au Travet en granit) a permis un dépiquage plus efficace.<sup>2</sup>

---

<sup>2</sup> Il fallait une aire (lou sol) proportionnelle à la récolte, bien plat et sans cailloux. Les gerbes déliées, étaient étalées sur le sol. Le rouleau en tournant extirpait le grain de son enveloppe. La paille était secouée et enlevée. Il fallait, quand les vaches de l'attelage faisaient leurs besoins, parer les bouses avec un grand récipient, souvent une vieille poêle (c'était le travail des enfants).



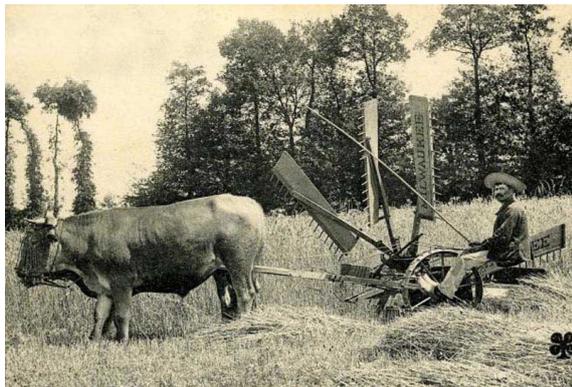
Le grain rassemblé en tas était vanné (ou ventilé) à l'aide du van, espèce de corbeille plate tressée en roseau ou en paille. Il était jeté en l'air et le vent se chargeait de séparer le grain des menues pailles.



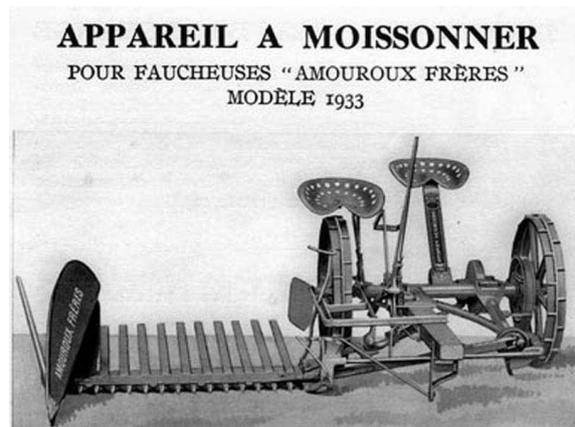
Le vannage.

## 4. La moisson de 1900 à 1960

Un demi-siècle où tout a changé !



La moissonneuse inventée par Mc Cormick en 1834.<sup>3</sup>



La faucheuse-javeleuse très utilisée jusqu'à l'arrivée de la lieuse.<sup>4</sup>

<sup>3</sup> Cette moissonneuse de Mc Cormick était en fait une faucheuse, qui, par un système de rabatteurs alignait automatiquement sur le sol les javelles de blé. Elle n'a été que peu utilisée dans notre région.

<sup>4</sup> La faucheuse-javeleuse. Par le simple ajout d'un appareil à la faucheuse, placé en arrière de la barre de coupe, il permettait au blé de glisser sur un plateau et d'être déposé en javelles sur le sol, puis lié en gerbes à la main. Cette machine avait l'avantage d'être utilisée aussi pour faucher les prés. Elle a été très utilisée, jusqu'à l'arrivée de la lieuse.



La moissonneuse-lieuse mise au point par Deering vers 1875.



Elle coupe et met en gerbe liées (battages St-Pierre).<sup>5</sup>



Le blé était moissonné à peine mûr. Il était mis en crousels où il continuait à mûrir.<sup>6</sup>

---

<sup>5</sup> Le Travet a sans doute connu la moissonneuse-lieuse dans les années 20-30. C'était pour les enfants (devenus bien vieux) une mécanique extraordinaire et un peu mystérieuse : les grands bras des rabatteurs en tournant courbaient les épis au moment même où la paille était coupée, les accompagnant en douceur dans leur chute sur le tablier de la machine. Le blé était alors avalé goulûment et disparaissait dans la moissonneuse. Les gerbes se formaient de l'autre côté à grand renfort de pignons et de bras qui sautillaient, comme des pattes de sauterelles. Et puis, dans un grand bruit métallique de mécanique, deux cornes se soulevaient tournaient énergiquement sur elles-mêmes et éjectaient brutalement la gerbe à un mètre de là. Une gerbe bien faite, bien arrangée, et, surprise, liée avec de la ficelle. Mais qui avait fait le nœud ? Ce n'était pas le conducteur de la moissonneuse perché sur son siège, il avait déjà beaucoup à faire, pour maîtriser et diriger cette grosse machine. Aussi passionnant, était d'assister à la transformation de la moissonneuse. Elle arrivait au champ tirée par une paire de bœufs, dans un bruit de ferraille, roulant sur deux petites roues en fer, sur les chemins empierrés de l'époque. Et puis, une fois dételée, à l'aide d'une grosse manivelle, une immense roue large et cramponnée sortait du ventre de la moissonneuse. Du côté de la coupe, là où avant, était le timon, on descendait une petite roue en fer. La machine, dont la position avait fait un quart de tour et, le timon placé, était prête au travail. La moissonneuse lieuse a été à cette époque une des machines agricoles qui a vraiment soulagé le travail de agriculteurs. Dans les années 1960, avec l'arrivée des moissonneuses-batteuses, la moissonneuse-lieuse a disparu du paysage travetois, en même temps que la batteuse. La mécanisation de l'agriculture a accompli un progrès extraordinaire en 100 ans. Et pourtant, c'est toujours le même système de barre de coupe qui moissonne le blé, le même système de batteur pour le dépiquer et les grosses presses d'aujourd'hui utilisent le même modèle de lieur qu'il y a 100 ans.



La confection du gerbier (1940). (photo Roumégoux)<sup>7</sup>



Une œuvre d'art !

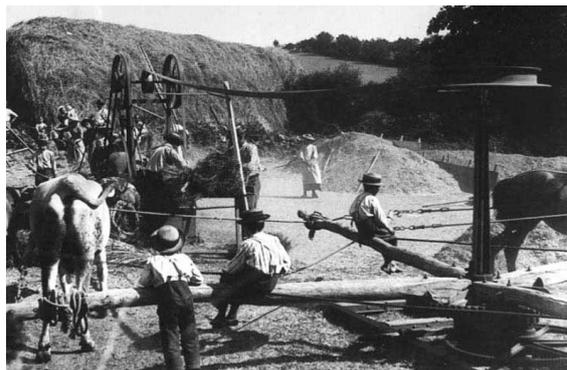
---

<sup>6</sup> Aussitôt la moisson faite, les gerbes étaient disposées en croix (d'où le nom de crousels), les unes sur les autres, les épis vers l'intérieur et sur quatre ou cinq niveaux. Le blé ainsi entassé en plein champ, continuait à mûrir à l'abri du mauvais temps en attendant d'être mis en gerbier.

<sup>7</sup> Gerboyer était une autre période importante de la moisson. Les gerbes des crousels étaient chargées sur les charrettes et amenées à la ferme pour être mises en gerbier. La construction du gerbier commencée ne pouvait pas être interrompue, c'est en effet, la forme effilée en toupie renversée du gerbier qui protégeait la récolte des intempéries. Charger les charrettes, les amener à la ferme et ensuite à plusieurs sur une grande échelle se passer les gerbes au bout d'un fourche pour finir au sommet du gerbier, demandait beaucoup de personnel et obligeait à s'entraider. C'était à la hauteur et au nombre de gerbiers qu'on jugeait de la richesse de la ferme. La confection du gerbier était d'une importance primordiale. Mal édifié le gerbier avait du mal à tenir debout et surtout à résister à la pluie. Certaines personnes étaient de vrais bâtisseurs, comme Fernand de Lempéry ou François Roumégoux et on pouvait admirer des gerbiers aux lignes pures et admirablement proportionnées, de vrais chefs-d'œuvre. La dernière gerbe choisie avec soin et placée au sommet du gerbier, à quinze mètres de haut, couronnait l'édifice.



La première batteuse mobile a été construite par C. Gérard en 1866 (photo St Antonin). Elle est arrivée au Travet après la guerre de 14.



Les premières batteuses étaient entraînées par un manège animé par la traction animale.<sup>8</sup>



La locomobile à vapeur. (photo St Antonin)<sup>9</sup>



Battages à St-Antonin. On reconnaît sur le gerbier Poulou des Mouquettes.

<sup>8</sup> Le manège était un système qui permettait de transformer le mouvement linéaire en mouvement rotatif, à l'aide d'un pignon entraîné par une grande roue dentée. On utilisait la traction animale. C'est un moyen qui a eu cours en attendant la force motrice de la vapeur. Difficile à mettre en œuvre et encombrant, le manège n'était utilisé que dans les très grandes exploitations.

<sup>9</sup> La véritable force motrice révolutionnaire est arrivée avec la machine à vapeur. Issue de la technique des locomotives, simple de fonctionnement et économiquement adaptée à la campagne : il ne fallait pour la faire marcher que du bois et de l'eau. Ces machines étaient bien sûr sur roues, mais devaient être déplacées de chantier en chantier par une ou plusieurs paires de bœufs. Les anciens qui avaient connu cette époque, racontaient, il y a un demi-siècle, les nombreuses péripéties pendant les déplacements de la locomobile et de la batteuse : matériel embourbé, casse ou pannes... etc. Un temps remplacé par la machine à vapeur automobile, très lourde et pas assez maniable, qui a été vite supplantée par les tracteurs. Les dernières utilisations de la machine à vapeur dataient d'avant la guerre de 1940 à la Cadassarié. L'accès à la ferme étant très difficile par le Travet à cause des chemins étroits, le matériel descendait par la Faurié et sautait à gué le Dadou, tiré par des attelages de bœufs. Dans les années 50, les dernières de l'existence de la Cadassarié, on ne pouvait toujours accéder à la ferme qu'avec du matériel de battage léger.



Battage à la machine à vapeur.



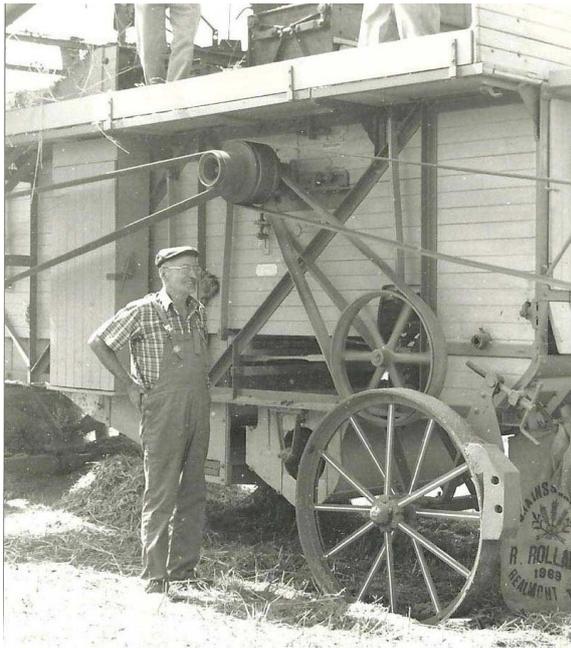
Au Travet vers 1940. (photo Roumégoux)



A la fin de la guerre, il manquait du carburant pour faire marcher le tracteur. On faisait tourner la batteuse avec un gros moteur électrique.



Photo Servel



Jacques des Mouquettes, irremplaçable mécanicien de battages.



L'emballeuse est arrivée dans les années 50-55.<sup>10</sup>

---

<sup>10</sup> La paille séparée du grain était rejetée à l'arrière de la batteuse, au milieu d'un nuage de poussière. Avec les premières batteuses, la paille tombée au pied de la machine, était ensuite reprise par les hommes et montée fourche par fourche jusqu'au pallié. Le pallié comme le gerbier était affaire de spécialiste. Les fourchées de paille étaient placées en des endroits et d'une façon bien précise et tassées continuellement, de manière à ce que l'immense tas de paille rectangulaire, puisse résister au vent d'autan et à la pluie. Un homme était chargé de peigner en permanence les côtés du pallié, afin de leur donner l'aspect d'un mur. Ensuite, le monte-paille est apparu, intégré à la batteuse. Par un système de chaînes et de barrettes, il acheminait continuellement la paille de la sortie de la machine, jusqu'en haut du pallié. Replié au transport sur la batteuse, le déploiement de cet immense attelage était toujours impressionnant à voir, comme d'ailleurs l'installation de tout le matériel de battage, un véritable spectacle, que pas un gamin n'aurait manqué sous aucun prétexte. Puis dans les années 1955 est arrivée l'emballeuse. Elle fabriquait de grosses et belles balles de pailles bien tassées, liées avec du fil de fer, de 1,20 de long, 0,50 en carré et d'un poids de 40 kg. L'emballeuse était entraînée par la batteuse ou un moteur auxiliaire. Il fallait voir ces gros volants en mouvement, le bras immense qui montait dans le ciel et retombait dans l'avaloir de la machine, entraînant la paille, entendre le bruit lugubre du piston qui compressait la paille et le claquement des reteneurs qui empêchaient la balle de se détendre. Cette machine a permis de réduire le travail des hommes et surtout sa pénibilité. Mais, une machine de plus veut dire aussi panne supplémentaire et quelquefois le repos forcé pour tous les travailleurs.



Fête des battages à St-Antonin.



Battages sans doute à la Magrié vers 1940. On reconnaît : Finou du Tailleur, Ferdinand du Cayla et Poulou de la Magrié.



La pause.



1960 : une des premières moissonneuses-batteuses au Travet. Vous pouvez reconnaître : François Roumégoux, Lucien Payrastre, Pierre Payrastre et Jacques Ressever au volant.<sup>11</sup>

En ce temps-là, les battages commençaient à l'aube et finissaient à la nuit. La batteuse se déplaçait de ferme en ferme avec son bataillon de serviteurs et pour cause : il fallait être quatre sur le gerbier pour faire passer les gerbes, deux sur le batteur pour couper les ficelles, cinq à la paille, et quatre ou cinq au transport des sacs de blé du batteur au grenier. Une quinzaine de personnes étaient donc nécessaires pour servir la machine, autant dire que tout le village était mobilisé pendant au moins quinze jours. Pour quelques fermes le chantier durait toute la journée et pour les plus petites à peine quelques heures. Chaque personne avait pratiquement son poste réservé pendant la période des battages. Les grands costauds étaient abonnés aux sacs. Les plus jeunes faisaient leurs classes à couper les ficelles et les femmes faisaient passer les gerbes. C'était quinze jours de sueur de travail pénible et de poussière.

<sup>11</sup> L'efficacité de ces machines était assez aléatoire : beaucoup de perte de grain, souvent en panne, et que dire du confort du conducteur. On ensachait le grain sur la machine et à l'arrière se faisaient (ou défaisaient) de petites balles de paille.

Un demi-siècle plus tard restent bien archivés dans notre mémoire, de curieux souvenirs du battage : comme les odeurs et les bruits.

Les odeurs ce sont celle de la sueur, de la paille broyée, du grain chaud, de la poix que les mécaniciens frottaient sur la grande courroie pour la faire adhérer et lorsqu'on s'approchait du tracteur, l'odeur de l'huile chaude et du gas-oil.

Les bruits, c'était d'abord ceux de l'installation du matériel par les mécaniciens : les appels, les mises en garde, les coups de masses sur les cales et le cliquetis du cric. Les plus vieux doivent se souvenir du vieux l'Artigue toujours accompagné de sa femme et qu'il valait mieux ne pas déranger dans son travail !

Quand tout était en place, venait le moment de la mise en route. Une fois démarré à l'aide de deux mèches rougeoyantes et d'un bon coup de balancement du grand volant, le tracteur se met à gronder, à clapper de plus en plus fort, à haleter en crachant une forte fumée noire. La longue et large courroie commence à tourner tout doucement, en ondulant dangereusement et à claquer avec un grand bruit de gifles. La batteuse se met ensuite en mouvement dans un doux ronronnement de chat, les tables s'agitent en tous sens, les ventilateurs sifflent. Les hommes se rendent à leur poste de travail. En haut du gerbier, ils sont déjà prêts, le menton appuyé sur le manche de la fourche. Un coup de sifflet ou de klaxon, et tout se déchaîne : le tracteur halète, fume, pour donner toute sa puissance. La courroie se stabilise et on entend le crissement de la poix sur la poulie. La batteuse est passée du ronronnement du chat au rugissement du lion. Un nuage de poussière sort de l'arrière. Le ballet des gerbes commence. L'engranairé prend la gerbe à bras le corps et la laisse prendre par le batteur. Quelquefois la machine accuse le coup et lance une plainte, le tracteur faiblit et puis tout le monde reprend sa vitesse normale... « Aro batten » comme disait le brave Gilbert !!!

Mais il n'y avait pas que le travail aux battages. Le village, sans jamais se le dire, se rassemblait avec plaisir, bien sûr les affinités prévalaient mais très rares étaient les disputes, comme si les mésententes restaient aux portes des battages.

Il y avait des temps de repos : pendant le déplacement de la batteuse et sa mise en place, et surtout les repas, qui, lorsque l'orage ne menaçait pas, duraient près de deux heures. Des repas pantagruéliques avec plusieurs plats de viande, des entrées à n'en plus finir et des desserts (gâteaux, crèmes) tous aussi délicieux les uns que les autres. Sans oublier le café, le pousse café et bien sûr le vin à volonté. Le repas était la "vitrine" de la ferme et de la famille et le point d'honneur des femmes. C'est à elles que revenait le mérite du bon repas. Elles s'y préparaient plusieurs jours à l'avance : saignaient et plumaient la volaille, préparaient hors-d'œuvre et gâteaux. Chaque ferme avait sa spécialité et on savait d'une année sur l'autre ce que l'on allait déguster. Les femmes aussi s'entraidaient avec les voisines. Les bonnes cuisinières étaient recherchées et faisaient souvent la saison des battages. Les jeunes enfants, souvent les filles de la maison, vin, sirop et carafes d'eau à la main, étaient préposées au rafraîchissement des travailleurs. Lorsque c'étaient de grandes filles, les plaisanteries allaient bon-train.

Une petite anecdote que les jeunes devenus bien vieux n'ont pas oubliée : quand on dépiquait de l'avoine et que l'on voyait un des travailleurs, sans trop se faire voir, ramasser à l'arrière de la machine, de la bale d'avoine, tout le monde savait qu'un heureux évènement allait arriver dans sa famille. En effet, la bale d'avoine (l'enveloppe

du grain) une fois bien sèche et dépoussiérée faisait un douillet matelas ou couette pour le berceau de bébé.

Mais on ne faisait pas que manger et boire, les battages étaient aussi l'occasion de s'amuser, les jeunes bien sûr, mais pas seulement, quelques vieilles barbes n'étaient pas les derniers à jouer les boute-en-train. Combien de farces plus ou moins plaisantes se sont déroulées, peu au travail, mais surtout au repos et au moment du repas. C'était toujours les mêmes jeunes qui lançaient les plaisanteries, sous l'œil bienveillant des vieux.

Pour raviver les souvenirs, rappelons-nous des Gilbert, Robert, André, Paul et les autres. Bien sûr il y avait les habituelles têtes de turc et autres souffre-douleurs, mais les farces n'étaient pas bien méchantes et on était tellement bien ensemble.